

Le travail et ses métamorphoses : une introduction à Marx

Richard SOBEL¹

Le travail constitue la pierre angulaire de son œuvre, qui articule une anthropologie générale, une socio-économie historique et une philosophie sociale du travail. L'articulation est originale qui entremêle analyse positive et posture normative. L'anthropologie dégage une définition unique et universelle du travail. Certes, seules nos sociétés modernes ont fait émerger et fonctionner la centralité du travail comme imaginaire social instituant ; mais, pour Marx, il ne saurait y avoir de société qui n'ait fait, d'une manière ou d'une autre, l'expérience du travail comme forme essentielle de la condition humaine. Si l'anthropologie du travail définit l'homme dans son essence, la socio-économie des modes de production – en particulier le mode de production capitaliste – montre qu'en fait le travail a toujours été l'objet de multiples aliénations qui obèrent la vérité dont il est universellement porteur. Dès lors, seule une société émancipée de toutes les formes de domination qui pèsent sur le travail pourra permettre à tout un chacun de vivre pleinement la condition humaine de travailleur, c'est-à-dire pour Marx, d'être pleinement humain.

1. L'anthropologie générale comme anthropologie du travail

1.1. La notion de travail et ses deux aspects (productif et créatif)

Chez Marx, la notion générale de travail comporte deux aspects dont il faut bien comprendre comment la dynamique interne de son œuvre se nourrit systématiquement de leur articulation.

L'un des aspects est précisé dans le chapitre 7 du livre 1 du *Capital* : « *Le travail est de prime abord un acte qui se passe entre l'homme et la nature. L'homme y joue le rôle d'une puissance naturelle...* » (Marx [1867], 1963, p. 727). L'enjeu d'abord est la production de la vie matérielle des hommes, c'est-à-dire la production des ressources – les « valeurs d'usage » – nécessaires à la vie individuelle et collective. Sous cette perspective objective, le travail s'analyse comme un processus où l'application d'un « moyen de travail » sur l'« objet de

¹Maître de conférences en Economie à Lille 1 et chercheur au Groupe d'histoire de la pensée économique et sociologique du CLERSE (Centre Lillois d'études et de recherches sociologiques et économiques – UMR 8019 CNRS). Coordonnées professionnelles : Université des Sciences et Technologies de Lille, 59655 Villeneuve d'Ascq cedex. Bureau 109 – Bât. SH2 Tel : 03 20 43 45 90 Richard.sobel@univ-lille1.fr. Ce texte est une version remaniée et développée de l'article « Marx » que j'ai écrit pour le *Dictionnaire du travail* (sous la direction de A. Bevort, A. Jobert, M. Lallement et A. Mias), à paraître aux PUF (Quadrige) en 2010.

travail » par « l'activité de travail » proprement dite est tenu sous le contrôle continu de la représentation mentale du produit voulu comme fin. C'est toute la différence entre le travail humain et l'activité animale : « *Ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans sa ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur.* » (Marx [1867], 1963, p. 728). Cet aspect productif enveloppe une double relation externe, entre, d'une part, l'acte et ce qu'il mobilise, et entre, d'autre part, l'acte et sa fin (laquelle, pour ainsi dire, tombe « objectivement » en dehors du processus, comme la « poésis » chez Aristote). Au cœur de cet aspect productif se trouvent la technique, l'invention progressive et le maniement et d'outils, de systèmes mécaniques, le tout mobilisant la rationalité instrumentale, c'est-à-dire la recherche de l'économie de temps.

L'autre aspect est développé dans les *Manuscrits économique-philosophique*. Le travail est l'acte par lequel l'homme se rapporte à lui-même comme à un être universel. « *C'est précisément en façonnant le monde des objets que l'homme commence à s'affirmer comme être générique. (...) Grâce à cette production, la nature lui apparaît comme son œuvre et sa réalité. (...) L'homme ne se recrée pas seulement d'une façon intellectuelle, dans sa conscience, mais activement, réellement, et il se contemple lui-même dans un monde de sa création* » (Marx [1844], 1968a, p. 64). Cet aspect créatif recouvre une double relation interne, entre l'acte et ce qu'il mobilise et entre l'acte et sa fin, double relation en laquelle se loge pour tout un chacun le ressort même de la construction de soi, de la subjectivation. Sous le premier aspect, l'activité de travail était analytique – l'intelligence technique procédant par division puis assemblage d'éléments séparés – et négative – l'intelligence technique détruisant des formes données de son environnement pour se les approprier et transformer cet environnement. A l'inverse, sous le second aspect, l'aspect créatif, l'activité de travail est synthétique et, littéralement, fait être un monde humain.

La notion générale de travail ne constitue pas un simple aspect d'une anthropologie générale qu'il faudrait alors compléter par la saisie d'autres traits saillants pour en reconstituer l'unité essentielle. Au contraire, elle contient, pour Marx, l'essence même de la condition humaine. Dans l'histoire réelle des hommes, cette condition n'est jamais abstraite, mais se donne toujours concrètement dans des agencements spécifiques combinant l'aspect subjectif-crétatif et l'aspect objectif-productif du travail. Cette condition peut bien se trouver dénaturée par les multiples formes d'aliénation que génèrent les différents modes de production dans l'histoire – en particulier le capitalisme –, et qui amoindrissent voire contrarient les potentialités créatrices et subjectivantes du travail. Mais l'utopie d'une société communiste est bien là, qui à terme promet une réconciliation de l'homme avec lui-même et un épanouissement universel lorsque le travail sera redevenu pour tout un chacun, comme Marx le dit, « *le premier besoin de la vie* ».

1.2. Les deux lectures de Marx : structuraliste ou phénoménologique

Suivant que l'on mette l'accent sur l'aspect objectif-productif ou l'aspect subjectif-crétatif du travail, voire que l'on hypostasie l'un des aspects au détriment de l'autre, l'interprétation que l'on cherche à donner de l'œuvre de Marx est différente. C'est ce qu'a bien repéré Raymond Aron (1970), formulant ainsi la thèse que les interprétations de Marx peuvent finalement toujours se partager en deux grands types de lectures : la lecture structuraliste – qui privilégie l'angle objectif-productif –, et la lecture phénoménologique – qui privilégie l'angle subjectif-crétatif. Pour en rester à quelques figures emblématiques du champ philosophique français, la lecture phénoménologique se retrouve essentiellement dans le marxisme existentialiste de Jean-Paul Sartre et de Maurice Merleau-Ponty, mais également

dans l'interprétation de la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel par Kojève ou dans l'herméneutique de Ricœur².

Quant à la lecture structuraliste, elle est incarnée par le marxisme de Louis Althusser (1965) et de son école de pensée, dans la filiation de l'épistémologie de Bachelard et de Canguilhem. On la trouve également du côté de l'interprétation par la philosophie analytique anglo-saxonne des principaux résultats du marxisme. Elle considère que l'œuvre de Marx est marquée par une rupture radicale entre les textes « préscientifiques », c'est-à-dire les textes philosophiques et d'anthropologie générale (centrés sur la philosophie du travail et la notion d'aliénation), et les textes fondateurs d'une science objective des modes de production, et notamment d'une science du capital. Le recours explicatif aux catégories d'anthropologie générale conduit à adopter le point de vue illusoire de l'individu, ou plus précisément du sujet constituant, alors même qu'il conviendrait de construire une théorie sociologique des modes de subjectivation propres à la superstructure, c'est-à-dire du sujet constitué comme effet-support de l'infrastructure, notamment des rapports sociaux de production. En cela, ce marxisme entendait s'inscrire pleinement dans le projet structuraliste tel qu'il domine la pensée française des années 1960-1970.

Jusqu'ici, nous avons laissés de côté la forme sociale que prend forcément ce processus qui est toujours historiquement situé. Pour historiciser sans pour autant sortir de la tension à partir de laquelle Marx pense le travail, il faut mobiliser le concept de mode de production dont l'usage, sous la perspective critique qui est celle de Marx, permet de faire le lien entre l'anthropologie générale et la philosophie de l'émancipation.

2. Une socio-économie historique du travail

C'est dans l'Avant propos de la *Critique de l'Economie Politique* (1859) que Marx définit précisément et dans sa généralité le concept de mode de production (MP): c'est la combinaison, toujours historiquement déterminée, d'un certain niveau technique de forces productives et d'une certaine forme des rapports sociaux de production. En tant que tel, le MP est à la base de toute formation sociale-historique, avec pour Marx, une détermination « en dernière instance » de celle-ci par celui-là. Par forces productives, il faut entendre les objets, les moyens (notamment la force de travail, les niveaux de qualification et l'état des techniques), et les résultats du processus de travail. Par rapports de production, il faut entendre le type de rapports entre les individus en ce qui concerne le processus de production, notamment les rapports de propriété économique : A qui appartiennent les moyens et objets de production ? A qui appartient le produit du processus de production ? Quel est le statut social de la force de travail qui est mobilisée dans le processus de production ? On peut dénombrer dans l'histoire différents type de rapport de production qui président à l'organisation du travail social comme par exemple le mode de production antique, le mode de production féodal, le mode de production capitaliste (propriété privée des moyens de production), lesquels constituent, pour Marx, autant de forme d'exploitation du travail du plus grand nombre par telle ou tel groupe social minoritaire. C'est à l'analyse du mode de production capitaliste (MPC) que Marx a consacré l'essentiel de ses recherches socio-économiques, en critiquant l'économie politique « classique » de son temps. Il en dégage deux caractéristiques essentielles sur le plan des rapports de production dont l'articulation est au cœur de la dynamique du MPC et dont le MP communiste qu'il appelle de ses vœux aura précisément pour tâche de dépasser.

² La philosophie économique de Michel Henry occupe dans cette classification une place tout à fait particulière ; pour plus de développement, cf. (Sobel, 2009b)

2.1. La forme marchande des produits du travail et sa perversion par le désir d'argent

Pour Marx, la marchandise est une forme sociale particulière des produits du travail humain. C'est le résultat d'un travail professionnel privé (et non domestique ou étatique) organisé dans le cadre décentralisé mais concurrentiel d'unités de production que sont les « entreprises » et validé par une vente sur un marché. Toute marchandise, bien ou service, se présente comme l'unité objective d'une valeur d'usage – son caractère utile – et d'une valeur d'échange. Pour chaque type de marchandise, la valeur d'échange se fonde sur la quantité de travail abstrait moyen socialement nécessaire à sa production à un moment donné du fonctionnement de l'économie, c'est-à-dire ce que Marx appelle la valeur de la marchandise. La valeur d'usage est le support concret de la valeur d'échange, mais ne la détermine ni sur le plan de sa substance (le travail général) ni sur le plan de sa grandeur (temps de travail). Les marchandises sont incommensurables entre elles du point de vue de leur valeur d'usage, mais entrent dans des relations d'équivalence sur le plan de leur valeur d'échange puisque toutes participent d'une substance commune, la valeur-travail abstrait.

Pour bien comprendre ce qu'est le MPC et le statut qui prend le travail, il faut selon Marx d'abord passer par la fiction théorique d'une société marchande ($M - A - M'$). Il s'agit d'une société composée de producteurs marchands indépendants dont chaque production couvre ce que prescrit la division sociale du travail. On a affaire à deux types d'échange : (1) des échanges de type $M - A$ (le producteur indépendant vend le produit de son travail pour convertir la valeur qu'il y a créée en argent, représentant général de la valeur, ce qui va lui permettre d'avoir accès aux autres marchandises produites par les autres producteurs marchands indépendants) et, d'autre part, (2) à des échanges de type $A - M'$ (achat d'autres marchandises dont le producteur indépendant a besoin, c'est-à-dire recherche d'une ressource sous le rapport de sa valeur d'usage).

Dans cette fiction, il faut remarquer que la marchandise, et plus précisément l'aspect valeur d'usage (c'est-à-dire le besoin) est ce qui importe. La valeur d'échange (et donc l'argent) ne sont que des moyens au service d'un processus social qui met en avant le besoin humain dont il organise la satisfaction par un processus de division-répartition du travail social qui est l'échange marchand. Or, pour Marx, ce que l'on constate dans les sociétés modernes, c'est un tout autre processus. On trouve des agents économiques (les « capitalistes ») qui visent, par l'intermédiaire de l'échange marchand, une autre finalité que la satisfaction d'un besoin déterminé. Cette autre finalité est l'accroissement de la quantité d'argent $A - M - A'$ (avec $A' > A$, ce ΔA étant la survalueur ou plus-value), accroissement indéfini recherché pour lui-même de l'équivalent général et que Marx appelle « accumulation du capital ».

Schéma développé de l'accumulation du capital chez Marx

On peut expliciter le schéma ramassé de l'accumulation du capital : $A - M - A'$ ($A' > A$) de la façon suivante : $A - P [(CF + CCI) + CV] - M - A'$ ($A' > A$)

A est la forme pure du capital, mais pour s'accroître elle doit faire un détour par la production de marchandises (Le fétichisme financier étant de croire à $A - A' > A$, bref de croire que l'argent peut faire de l'argent tout seul !). Le Capital-Argent A doit se transformer en Capital productif, c'est-à-dire Capital Constant [$CC =$ capital fixe – ex : les machines + circulant – ex : les consommations intermédiaires] et en Capital variable [avances en salaires pour acquérir de la main d'œuvre exploitable]. La transformation en capital fixe est la condition de la mise au travail effective de la main d'œuvre (mais en tant que telle cette transformation ne crée aucune valeur supplémentaire) ; la transformation en capital variable est la condition de la création de la valeur.

Au terme d'un processus de production P sont produites des marchandises (M) dont la survalueur incrustée, la plus-value est le fruit de l'exploitation des forces de travail salariées. Bien sûr, la réalisation de la valeur des marchandises est la condition de la réalisation de la plus-value, et donc de l'accroissement du capital argent (sinon crise de réalisation de la valeur). Il y a donc bien deux contraintes à tout processus d'accumulation du capital :

- (1) une contrainte de valorisation du capital investi : dans ses « laboratoires secrets de la production », le capitaliste est-il capable de mobiliser de façon satisfaisante la force de travail en vue d'en extraire la plus-value ? Il peut se heurter à des résistances, individuelles ou politiquement organisées de la part d'une main d'œuvre qui ne se satisfait pas de son sort, c'est-à-dire n'accepte pas de « couler » son travail-vivant dans le moule contraignant des normes de production capitalistes. Si les difficultés de valorisation affectent un grand nombre d'entreprises (de centres d'accumulation), c'est le système capitaliste qui se trouve menacé d'une crise générale de valorisation (Les keynésiens parleront de crise de rentabilité).
- (2) Une contrainte de réalisation de la valeur des marchandises, et en particulier de la part de cette valeur appropriable par le capitaliste qu'on appelle plus-value (en vertu des conditions inégalitaires structurales présidant au rapport salarial). Une fois produite, rien n'assure que les marchandises vont se vendre : cette incertitude radicale traduit ce que Marx appelle « le saut périlleux de la marchandise ». Car le capitaliste n'accumule pas des marchandises pour elles-mêmes, mais en tant qu'elles sont support de la valeur et réceptacle transitoire de son accroissement – sauf si pathologiquement, il se met à désirer accumuler des ...valeurs d'usage, et devient...un mauvais capitaliste ! Si les difficultés de réalisation affectent un grand nombre d'entreprises (de centres d'accumulation), c'est le système capitaliste qui se trouve menacé d'une crise générale de réalisation (Les keynésiens parleront de crise de débouchés).
- (3) Les régimes d'accumulation du capital constituent des réponses macro- historiques à la façon d'articuler, de façon plus ou moins satisfaisante et pérenne, ces deux contraintes. On peut distinguer le régime extensif (19^{ième} siècle jusque à la crise de 1929), le régime fordiste ou intensif (les trente Glorieuses) et le régime néolibéral ou dominée par la finance (des années 1980 jusqu'à la crise actuelle). Pour plus de développement, voir les travaux néomarxistes de l'Ecole de la Régulation (Boyer, Saillard, 1995).

Au cœur du capitalisme, il y a pour Marx – et dans une terminologie aristotélicienne – un motif structurant, le « désir d'argent », c'est-à-dire le désir d'une pure quantité abstraite, l'équivalent général, désir qui pervertit les tenants et aboutissants de l'échange marchand. Quand on se met à désirer un objet qui n'a pas de limite, tout se passe comme si l'illimité de l'objet du désir contaminait le désir et en faisait un désir illimité. Ce désir conduit à une marchandisation sans limite des piliers humains et environnementaux de la société, et donc menace sa cohésion voire sa survie. Si l'on comprend la dynamique de l'accumulation, reste encore à comprendre son fonctionnement, c'est-à-dire d'où vient la plus-value.

2.1. Le salariat et l'exploitation du travail-vivant

Marx écarte plusieurs fausses pistes. Ce n'est pas à l'occasion de l'échange marchand, dans ce qu'il appelle la sphère de la circulation, que la valeur, incrustée dans les marchandises échangées, s'accroît puisqu'en principe, ce sont toujours des équivalents en valeur qui s'échangent. Marx écarte également le vol pour rendre compte des phénomènes d'accumulation : il cherche à expliquer le fonctionnement normal du capitalisme, en toute légalité.

Pour Marx, l'origine de l'accroissement de la valeur est à chercher du côté d'un échange particulier (l'échange salarial) et en quittant la sphère de la circulation des

marchandises pour descendre dans la sphère de la production des marchandises, dans les « laboratoires secrets de la production ». L'économie n'est pas un domaine social homogène : il faut, selon Marx, distinguer deux catégories principales d'agents économiques. En fait et d'un point de vue sociologique descriptif, il y a bien sûr d'autres classes sociales ; mais le raisonnement est ici structurel et ne considère que le clivage socio-économique fondamental du capitalisme, le rapport capital-travail ou rapport salarial :

- Les « capitalistes » (propriétaires-gestionnaires du capital). Ils se définissent par la possession d'une quantité de capital-argent, forme pure du capital, qu'ils cherchent à accroître par l'exploitation de force travail qu'ils ont salarié. Ils ont ainsi les capacités de mettre en œuvre, par eux-mêmes et pour le propre compte, un processus de production de marchandises.
- Les « prolétaires » (nous dirions aujourd'hui « travailleurs-salariés »). Ils ne sont propriétaires que de leur force de travail, dont ils ne peuvent précisément rien faire d'autre que chercher à en louer l'usage pour vivre (sinon, il ne s'agirait pas de prolétaires, ...mais de producteurs marchands indépendants). Ce rapport de subordination n'a rien d'un échange marchand : le salaire est obtenu contre la mise à disposition pour des tâches déterminées, dans un cadre déterminé et pour une durée déterminée, de l'usage de la force de travail, celle-ci – à la différence d'une vraie marchandise – n'étant pas distinguable de son porteur.

Avec le « contrat de travail », le capitaliste a acquis le droit d'utiliser une ressource tout à fait particulière, la force de travail du salarié. Même si ce n'est pas une marchandise au sens propre, elle fonctionne dans l'échange salarial suivant cette fiction. Sa valeur d'usage n'est autre que le pouvoir créateur de valeur du travail humain. Pour accéder à l'usage de ce pouvoir, le capitaliste ne fait que payer au salarié un forfait légal : la valeur d'échange de la force de travail, ce qui correspond à la valeur des marchandises nécessaires à l'entretien et la reproduction de la force de travail. Cette valeur est inférieure à celle que le salarié va pouvoir créer le temps que le capitaliste aura loué l'usage de sa force de travail. Cette différence est la plus-value, consécutive de l'exploitation de la force de travail suivant l'indéfinie productivité de sa valeur d'usage et au simple coût de sa valeur d'échange.

Dans le capitalisme, le monde du travail est dépossédé du pouvoir productif. Est-ce à dire pour autant qu'il suffit aux travailleurs de se réapproprier ce pouvoir pour s'émanciper complètement ? C'est le problème qui est au cœur de la société communiste.

3. Une philosophie politique de l'émancipation radicale : travail et communisme

3.1. Libération du travail, libération dans le travail ?

Pour centrale qu'elle soit dans l'architecture globale de la pensée critique de Marx, la société communiste ne fait jamais l'objet dans son œuvre de développements aussi conséquents, systématiques et unifiés que ceux concernant l'anthropologie du travail, la critique de l'économie politique et la théorie du mode de production capitaliste (Sobel, 2008, 2009b). Un texte célèbre insiste sur une question centrale pour toute philosophie de l'émancipation, celle du rapport entre liberté et nécessité dans une société émancipée.

« (...) la liberté ne peut consister qu'en ceci : les producteurs associés – l'homme socialisé- règlent de manière rationnelle leurs échanges organiques avec la nature et les soumettent à leur contrôle commun au lieu d'être dominés par la puissance aveugle de ces échanges ; et ils les accomplissent en dépensant le moins d'énergie possible dans les conditions les plus dignes, les plus conformes à leur nature humaine. Mais l'empire de la nécessité n'en subsiste pas moins. C'est au-delà que commence l'épanouissement de la puissance humaine qui est sa propre fin, le véritable règne de la liberté qui cependant ne peut fleurir qu'en se fondant sur ce règne de la nécessité. La réduction de la journée de travail est la condition fondamentale de cette libération. » (Marx [1894], 1968, p. 1487-1488).

Ce texte examine comment la société communiste se structure. Mais il ne dit rien sur la façon d'y parvenir. Il faut par exemple aller chercher dans la *Critique du programme de Gotha* (1875) une analyse des différentes phases du passage au communisme : la suppression du salariat, c'est-à-dire de l'exploitation du travail par le capital qui caractérise nos sociétés aliénées ; l'instauration d'une phase transitoire ou « socialiste » (« A chacun selon ses capacités ») puis l'accomplissement du processus d'émancipation dans la phase supérieure du communisme (« A chacun selon ses besoins »). Dans cette phase supérieure, Marx distingue un étage du bas (organisation socioéconomique de la société communiste que forme la communauté des hommes libres) et un étage du haut (lieu de l'accomplissement et d'épanouissement de la liberté individuelle).

S'agissant de cet étage du bas, Marx précise ce qui est en jeu dans l'organisation d'une sphère économique propre à la société des hommes libres. Les contraintes exercées par la nature conduisent encore et toujours les hommes à être économes de leur temps de travail – exigence découlant de la finitude essentielle de la condition humaine et qui marque l'indépassable règne de la nécessité. A ce niveau, la liberté dont jouissent ces hommes ne peut donc consister dans la suppression de ces contraintes, même si, moyennant le progrès technique et organisationnel de la production, on peut raisonnablement envisager la diminution de leur emprise. Cette liberté concerne le premier aspect de la notion générale de travail et découle de l'organisation rationnelle et collective de la sphère économique. En ce sens, « libre » est ainsi essentiellement employé pour qualifier l'exercice collectif d'une rationalité instrumentale pour la gestion commune des moyens (conditions de production, moyens de production, produit collectif).

L'étage du haut concerne la dimension spécifiquement non économique de l'existence de tout un chacun au sein de la société communiste. Il y règne une liberté qui non seulement n'est plus le contraire de l'oppression mutuelle des hommes (sociétés historiques avant la révolution), mais encore qui n'a même plus la forme de l'exercice commun d'une raison instrumentale, comme c'est le cas à l'étage du bas de la société communiste. Pour Marx, il s'agit d'une forme supérieure de liberté qui est au cœur du second aspect du travail : la liberté d'expression des potentialités de la praxis humaine, laquelle peut enfin s'épanouir pour elle-même, sans être contrainte par la nature ou par les hommes.

3.1. Communauté, travail et liberté

L'idéologie allemande permet de préciser le type d'individuation réelle, accomplie et permise à tous grâce à tous, que rend possible la communauté humaine émancipée dans le communisme en lieu et place de l'individuation apparente, forcément limitée et toujours sélective, que pouvaient déployer telle ou telle communauté constitutives des formes sociales antérieures :

« C'est seulement dans la communauté [avec d'autres que] chaque individu a les moyens de développer ses facultés dans tous les sens ; c'est seulement dans la communauté que la liberté personnelle est donc possible. Dans les succédanés de communautés qu'on a eus jusqu'ici, dans l'Etat, etc., la liberté personnelle n'existait que pour les individus qui s'étaient développés dans les conditions de la classe dominante et seulement dans la mesure où ils étaient des individus de cette classe. » (Marx, Engels [1845-1846], 1982, p. 138)

Au sein de cette communauté, le dépassement continu de soi-même le travail en ce point d'accomplissement où il confine, pour chacun, à l'œuvre d'art. La collectivité entre ainsi dans un devenir communautaire de travailleurs-artistes échangeant et communiant, en toute transparence, dans l'expression multiple et indéfinie de leurs affects créatifs, et sans se voir assigner à une identité fixée et appauvrissante.

« Dans la société communiste, chacun n'a pas une sphère d'activité exclusive, mais peut se perfectionner dans la branche qui lui plaît, la société réglemente la production générale, ce qui crée pour moi la possibilité de faire aujourd'hui telle chose, demain telle autre, de chasser le matin, de pêcher l'après-midi, de pratiquer l'élevage le soir, de faire de la critique après le repas, selon mon bon plaisir, sans jamais devenir chasseur, pêcheur, berger ou critique » (Marx, Engels [1845-1856], 1982, p. 138)

Au total, l'utopie communiste permet de saisir de part en part l'originalité de la notion de travail de Marx, ce qui s'aperçoit au regard de la tradition de la philosophie pratique. Elle englobe la distinction aristotélicienne entre action ou « praxis » et production ou « poësis », distinction qu'elle met en tension pour interpréter ce qui se joue au plus profond de l'histoire des hommes. Suivant la terminologie d'Hanna Arendt (travail – œuvre – action) et contrairement à l'interprétation qu'Arendt (1961) donne de Marx, il faut dire que la notion de travail se situe davantage du côté de « l'homo faber » (l'artisan œuvrant à la production du monde commun), voire du côté de l'action politique (discussion sur l'organisation du monde commun), mais jamais ne se réduit à l'animalité de « l'homo laborans », inscrite dans le cycle naturel et indéfini de la satisfaction des besoins et de la reproduction de la vie, et que le capitalisme a bien su exploiter pour alimenter indéfiniment le désir d'argent.

Partant de là, chez Marx, l'homme émancipé n'est pas un individu homogène mais le lieu d'une articulation socio-anthropologique originale et exigeante dont la notion générale de travail, au regard de ses deux aspects, constitue bel et bien le pivot.

BIBLIOGRAPHIE

ALTHUSSER L., *Pour Marx*, Maspero, Paris, 1965.

ARENDR H., *The Human Condition*, Chicago/London, University of Chicago Press, 1961.

ARON R., *Marxismes imaginaires D'une sainte famille à l'autre*, Paris, Gallimard, 1970.

BOYER R., SAILLARD Y [1995], *La théorie de la régulation : l'état des savoir*, La Découverte, Paris

MARX K., *Critique de l'Economie Politique* [1859], in *Œuvres, Economie*, Paris, NRF,

Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1963.

MARX K., *Le Capital, Livre I* [1867], in *Œuvres, Economie*, Paris, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1963.

MARX K., *Manuscrits de 1844* [1844], in *Œuvres, Economie II*, Paris, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1968a.

MARX K., *Le Capital, Livre 3* [1894], in *Œuvres, Economie II*, Paris, NRF, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1968a

MARX K, ENGELS F., *L'idéologie allemande* [1845-46], Paris, Editions Sociales, 1968b.

SOBEL R. [2008], « Travail et justice dans la société communiste chez Marx », *Economies et Sociétés – Série Pensée Economique (Oeconomia)*, N°40, 1017-1042.

SOBEL R. [2009a], "Travail, liberté et nécessité dans l'utopie communiste : André Gorz lecteur de Marx", *Actuel Marx*, n°46, p. 163-76.

SOBEL R. [2009b], "Phénoménologie du travail, ontologie de la vie et critique radicale du capitalisme. Réflexions à propos du statut de l'interprétation de Marx par Michel Henry", *Cahiers d'Economie Politique*, N°56, pp. 7-40.